

CHAPITRE XXIII.

DE LA LIBERTÉ MORALE.

Le pouvoir de faire le mal était inséparable de celui de faire le bien ; et afin que le mérite de la vertu pût exister, il fallait que le vice fût possible.

(ANCILLOX, *Sermon sur la nécessité de la loi de Dieu*, p. 68.)

Le sage seul est libre. (XÉNOX.)
Être meilleurs ou pires dépend de nous ; tout le reste dépend de Dieu. (JOURNET, *Recueil de pensées*.)

La nature de l'homme étant double, on peut en conclure sa liberté morale. Les deux puissances ne se rencontrent que pour se combattre, et le combat est la preuve de la liberté.

Une autre preuve de notre liberté morale, et ceci nous l'avons déjà remarqué, c'est la création des lois. De son propre mouvement l'homme resserre le cercle de ses facultés, il enchaîne en lui l'animal pour donner plus de puissance à l'âme ; on dirait qu'il devine dès son premier pas dans la vie que l'âme seule le fait grand.

L'homme se donne des lois, les animaux les reçoivent de la nature. Donc l'homme peut faire tout ce que les lois empêchent ; donc les animaux ne peuvent faire que ce que la nature leur permet.

La véritable vie de l'homme ne commence qu'avec la pensée de Dieu, et la pensée de Dieu seule nous fait libres. Voilà pourquoi les passions désordonnées et les volontés animales tendent à l'éteindre ; elles attaquent Dieu dans toutes les facultés qui le révèlent ; elles rendent l'homme incapable de comprendre la vérité et la vertu ; elles l'abrutissent afin de le maîtriser et de le posséder. Ne vous étonnez pas si, enfermé dans ses sens comme dans une prison, cet homme refuse d'en sortir : où irait-il et que ferait-il, lorsque, au delà de son néant, il ne voit que le néant ? Et cependant il y a là une âme ; mais cette âme sommeille, et avec elle sa volonté et sa liberté.

La liberté, c'est la puissance de choisir et de vouloir ; voilà pourquoi la liberté sans la raison est dangereuse, comme la raison sans la liberté serait inutile.

L'homme est toujours libre, mais il n'est pas toujours assez fort pour bien user de sa liberté. Les âmes fortes font fléchir les passions ; les autres y cèdent. Ainsi l'homme ne jouit d'une véritable liberté que dans la force et dans la lumière.

Force et lumière, éléments inséparables de toute sagesse, de toute puissance et de toute félicité.

Résister à nos passions, c'est constater en nous l'existence d'une volonté plus forte que nos passions. Cette volonté éveille la conscience ; car la conscience se réjouit de son triomphe ou s'afflige de sa chute. Cette volonté est éclairée par le sentiment du beau et de l'infini, car elle agit dans un intérêt idéal souvent en opposition avec l'intérêt matériel. Cette vo-

lonté est l'âme même, un être complet, un être pur, un être sublime, qu'on peut repousser, qu'on peut vaincre, mais qu'on ne peut avilir. Le combat la constate, la chute l'affaiblit, le repentir la ranime, le triomphe l'élève : elle EST : ce mot fait toute la supériorité de l'homme.

Donc, nous considérons la liberté comme une sphère où l'homme exerce sa force et ses deux volontés. Cette sphère est plus ou moins vaste, suivant l'étendue de nos facultés intellectuelles et morales. En d'autres termes, le cercle de notre liberté s'agrandit à mesure que nos lumières s'accroissent ; ce qui ne veut pas dire que ceux qui ont beaucoup de lumières sont meilleurs que ceux qui en ont peu, mais ce qui veut dire seulement qu'ils ont le pouvoir de le devenir.

L'homme qui cède à ses passions obéit à un maître qu'il s'est donné.

Il en résulte qu'obéir à nos passions ce n'est pas être libre, c'est leur céder ; c'est céder à quelque chose de moins grand que nous.

En définitive, l'homme ne sait point assez qu'il peut vouloir ce que ses passions ne veulent pas. Et comment le saurait-il, si personne ne songe à le lui apprendre ? Cette puissance qui nous ferait si grands, reste donc stérile faute d'être connue. Nous ne sommes faibles que parce que nous ignorons que nous pourrions être forts. Jetez les yeux sur le monde et comptez les hommes qui combattent. Leur petit nombre vous apprendra le vice fondamental de toutes nos éducations.

Tout homme qui s'étudie est grand ; tout homme qui usé de ses forces est invincible.

Se faire un caractère de la sagesse, c'est marcher librement et résolument contre le torrent de nos vices et de nos passions ; c'est vouloir et pouvoir ce que nous pouvons et ce que nous voulons. D'où il résulte que la créature la plus puissante et la plus libre de l'univers est celle qui sait se soumettre à la douleur pour obéir à la vertu.

CHAPITRE XXIV.

DE L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

Le règne de Dieu est au dedans de l'homme.

(Évangile, paroles de Jésus-Christ.)

D'où viendrait tant d'orgueil à la poussière, et tant de prétention au néant?

(ANGILLON, sur l'Immortalité de l'âme.)

Oh ! qui ne se réjouirait dans la vallée de larmes à la vue de cette joie céleste et éternelle !

(FÉNBLON, *Corresp. de famille*, p. 203, t. II.)

Les méditations précédentes n'avaient d'autre objet que l'étude de l'homme. Je voulais me connaître, et c'est en dirigeant mes regards sur moi-même que de toutes parts je suis arrivé à Dieu. Dieu existe, car il a mis en nous un témoin de son existence ; il existe, car toutes les facultés de l'âme le cherchent et le trouvent : fait immense et sans réfutation possible. En effet, ce qu'une intelligence adopte, une autre intelligence peut le nier. Les démonstrations logiques ont toutes leurs antinomies ; mais ici point de raisonnements, point d'arguments ; c'est une lyre céleste dont toutes les cordes vibrent pour le ciel ; c'est un Dieu qui se manifeste à la conscience du genre humain.

Voilà notre plus beau titre à l'immortalité ! Dieu a tout fait pour l'homme en se laissant entrevoir. Pourquoi se serait-il révélé à qui devrait cesser de le connaître ? Avoir aimé Dieu, et rentrer dans le néant, chose contradictoire et impossible ; avoir contemplé des perspectives éternelles, et cesser d'être, chose absurde ; ce serait avoir plus imaginé que Dieu n'a créé.

Mais, dis-tu, je n'ose croire à de si hautes destinées. Dieu ne m'en donne la pensée que pour adoucir les maux de la vie, et cette pensée, ne fût-elle qu'une illusion, est encore le plus magnifique des présents. Qu'est-ce donc que Dieu pourrait me devoir au delà ? — Eh bien ! jette les yeux autour de toi ; au milieu de tant de bienfaits prodigués, tâche de découvrir une déception. Il s'agit de savoir ce qui a été promis et ce qui a été donné, si les dons égalent les besoins, si les jouissances manquent aux désirs. Cherche un animal qui ait soif, et qui ne puisse découvrir une fontaine ; une plante attachée à la terre, et sur laquelle le souffle du matin n'apporte de douces rosées ; une pensée humaine qui ne puisse s'accomplir ; un sentiment d'amour qui ne puisse se réaliser ! Dieu dit à chaque intelligence : Ce que tu conçois, je te le donnerai ; et sa magnificence se montre jusqu'aux limites de la nature. Vois ce frêle moucheron : sa tête est couronnée de diamants, ses ailes sont nuancées des couleurs de l'arc-en-ciel ; c'est pour lui que le zéphyr balance les fleurs, que la lumière y dépose ses parfums et que le ciel y laisse tomber une goutte de son am-

broisie ; pour lui la terre est un banquet magnifique, et la vie une aurore radieuse toute consacrée à la volupté. Et cependant, au milieu de tant de richesses, au sein de tant de plaisirs, aucune voix n'éveille sa reconnaissance, rien ne l'occupe au delà de ses appétits, rien ne l'inquiète au delà de son horizon : il vit, jouit et meurt ; son destin est rempli. Quoi ! le moucheron n'a pas été trompé, et l'homme le serait ! Il y aurait en nous un sentiment sans but, une inquiétude de la vie céleste sans nécessité, des désirs sans accomplissement, des prévisions éternelles sans avenir, le supplice du néant en présence d'une immortalité promise et refusée. Promise, puisqu'elle est montrée !

Mais la douleur ! mais la mort ! Tu te plains de la mort comme si tu ne portais pas en toi le sentiment qui en triomphe, comme si elle ne t'ouvrait pas la porte de l'éternité ! Hélas ! les grandes leçons ne nous sont pas épargnées ; elles se mêlent à la vie de tous les hommes. Dieu nous envoie le plaisir comme un messager céleste qui nous invite à venir à lui, et le malheur comme un maître sévère qui nous y force. Ici, près de moi, il y a peu de jours encore, j'ai vu périr dans sa fleur un enfant, l'unique pensée de sa mère. Avec quelle anxiété elle cherchait la vie dans ces yeux éteints pour jamais ! J'entends encore cette voix déchirante ! Je vois encore ces regards douloureux ! Toutes les consolations venaient se briser contre ce mot : « Il n'est plus ! » Tout à coup son âme s'exalte, une joie céleste brille dans ses

yeux inondés de larmes : elle invoque le nom de Dieu ! elle se ressouvient de ses promesses ! un sentiment immortel lui rend tout ce qu'elle a perdu. Cette mère inconsolable, qui ne voulait rien entendre, s'abîme maintenant dans les aspirations de l'infini : ce n'est plus sur la terre, c'est dans le ciel qu'elle contemple son enfant !

Ah ! si elle ne devait plus le revoir, quelle infernale dérision ! Dieu manquera-t-il de pouvoir ou de justice ? Il y aurait magnificence et vérité dans la vie instinctive du moucheron, artifice et mensonge dans la vie morale et religieuse de l'homme ! La vertu persécutée sur la terre et tournant ses regards vers le ciel, les dévouements à la patrie et au genre humain, l'héroïsme qui n'attend plus rien ici-bas, tous les sacrifices faits au devoir dans le seul but de plaire à Dieu, ne seraient donc que des erreurs de l'humanité ! Ton âme, ô Socrate, aurait eu des pensées plus vastes que la création ! Toi ! l'ami de la vérité, tu serais mort pour un mensonge ! Un Dieu aurait trompé Socrate ! L'être créé serait-il plus magnifique que son Créateur ?

Non ! non ! la Providence ne répond pas par une sentence de mort éternelle aux sages qui l'invoquent, au genre humain qui l'atteste. Ce n'est pas sur les tombeaux qu'il faut lire sa réponse ; c'est dans notre âme, d'où s'échappe ce cri sublime : Dieu, éternité !

Cette âme, c'est quelque chose qui n'est pas voué aux richesses et aux vanités de ce monde, car elle

les méprise ; c'est quelque chose qui n'est pas fait pour la terre, car elle aspire à la quitter.

L'homme ne meurt pas en mourant ; Dieu lui-même l'a dit, il n'est pas le Dieu des morts, il est le Dieu des vivants. Tout être qui a conçu la pensée de Dieu, tout être à qui il est donné, non de le comprendre, mais de le sentir en passant sur la terre, est donc sûr de ne pas mourir. Penser Dieu, c'est être immortel.

Quand l'homme jette ses regards autour de lui, que voit-il ? la création, qui, de toutes parts, s'élève jusqu'à lui. Et quand il ramène ses regards sur lui-même, quand il s'étudie et se contemple, que trouve-t-il au delà de ses passions terrestres ? un sentiment instinctif de l'infini, une conscience qui tend à la perfection idéale, une raison dont la lumière se projette vers le ciel, une âme enfin dont toutes les facultés rayonnent vers Dieu : intuition mystérieuse de la Divinité, qui nous annonce un autre monde aussi sûrement que les sens nous révèlent celui-ci.

LE RÉGNE DE DIEU EST AU DEDANS DE L'HOMME.

CHAPITRE XXV.

DES SOURCES DU GÉNIE ET DE LA VERTU.

Ceux qui n'exercent point leur âme sont incapables des belles œuvres de l'âme.

(XÉNOPHON, *Choses mémorables de Socrate.*)

Si vous voulez concevoir ce qui est divin, c'est le sens divin qu'il vous faut.

(GLENSCHLEGER, drame du *Corrège*, ac. I, sc. III.)

Malheureux jeunes gens qui, dans leur indigence, espèrent s'enrichir en empruntant des vices, qui prennent pour de la hardiesse littéraire d'immorales hardiesses, qui comptent trouver des jouissances nouvelles dans la corruption, et ne voient pas qu'ils ne sont que les plagiaires de ces vieillards blasés qui croient rajeunir parce qu'ils se dépravent en s'épuisant.

(SALVANDY, *Révolution de 1830*, p. 430.)

Les éléments de l'homme étant connus, son être, sa grandeur, sa faiblesse, ses passions, ses contradictions, tout s'explique : l'homme est une âme unie, non à un corps, non à un cadavre, comme le dit Maxime de Tyr, mais à un animal vivant et intelligent, doué à lui seul de tous les instincts et de toutes les passions des autres animaux. Deux êtres de nature opposée qui n'en forment qu'un ; deux pensées, deux intérêts, deux volontés qui se disputent l'empire, voilà l'homme. L'âme et le corps, c'est le ca-

valier et le cheval unis pour une seule course ; ils s'élancent, combattent, s'étreignent, passant de la victoire à la défaite, et de la défaite à la victoire, jusqu'au moment où l'animal épuisé tombe expirant sur l'arène : il meurt ; le cavalier, devenu libre, lui jette à peine un dernier regard, et, tout palpitant de cette longue lutte, il se trouve en présence du maître qui doit le récompenser ou le punir.

Dans nos éducations modernes, tous les soins, toutes les prévisions sont pour le cheval : à lui l'audace, à lui la force, à lui la gloire et l'ambition. Qu'il s'élançe brillant dans la carrière, qu'il s'enivre des applaudissements de la multitude, ses passions sont éveillées, son intelligence est agrandie : la matière et le temps lui appartiennent. Mais le cavalier, qui donc a songé à l'instruire ? quelles leçons a-t-il reçues pour se diriger dans l'arène ? comment s'est-il trouvé prêt pour la lutte ? qui lui donnera la volonté et le courage ? On dresse un animal aux exercices du manège, on développe son intelligence, on meuble sa mémoire, on fertilise ses talents, ses passions, ses vices ; puis on s'arrête avec orgueil, croyant avoir fait l'éducation d'un homme.

Comprenez-vous maintenant pourquoi l'âme a si peu d'empire sur le corps ? pourquoi ses combats sont si faibles, ses résistances si éphémères, et, par suite, pourquoi si peu de morale, si peu de religion, si peu de conscience, si peu de vertu sur la terre ? Il nous faut des professeurs pour étudier un puceron, pour classer une mouche, pour distinguer un chat

d'un rosier ; mais l'homme, cet être sublime et caché, l'homme, qu'il nous importe d'instruire et de connaître, où l'enseigne-t-on ? dans quel collège, dans quelle institution voyez-vous qu'on s'occupe à développer en lui le sentiment du beau, ou le sentiment moral, ou le sentiment de l'infini, ou la raison, ou la conscience, ces nobles facultés qui l'unissent à Dieu ?

Là cependant est toute la force de l'homme : son intelligence ne le place qu'à la tête des animaux ; son âme l'en sépare en l'appelant au devoir. Qu'il réunisse des familles, qu'il rassemble des peuples, qu'il bâtit des villes, c'est le travail des fourmis et des abeilles ; qu'il établisse des lois, qu'il fasse régner la justice, ce sera le travail de l'homme.

Élevons donc des hommes, si nous voulons voir dans nos cités autre chose que des fourmis humaines. Une vérité dont il faut se convaincre avant tout, c'est que le développement des facultés de l'âme est la source unique, universelle, de toutes nos supériorités : nous leur devons et les chefs-d'œuvre du génie, et les bienfaits de la vertu, toutes les sommités de l'espèce humaine : au sentiment moral, Bayard et l'Hôpital, Socrate et Fénelon ; au sentiment du beau, Homère, Corneille, Shakespeare, la Fontaine, Molière, Lamartine ; au sentiment de l'infini, Platon et Descartes, Kant et Newton. C'est notre union avec Dieu qui nous fait grands ; nous séparer de Dieu, et toutes les éducations modernes nous en séparant, c'est nous retrancher à la fois le génie, la vertu, l'immortalité.

Voyez seulement l'influence des facultés de l'âme dans le travail du peintre et du sculpteur. On peut être un grand coloriste, bien dessiner, bien composer un tableau, et cependant ne pas sortir du médiocre. Vous copiez un modèle, vous lui donnez la beauté physique, vous lui donnez la couleur et le mouvement : travail de la main, œuvre de l'intelligence, œuvre morte, si vous n'y imprimez une âme. Élève donc ton âme, artiste, que je sente son souffle, que j'éprouve son inspiration : une cause immortelle peut seule communiquer l'immortalité.

Nous avons cette double puissance d'embellir dans notre imagination tous les objets de la nature et de communiquer à nos propres ouvrages cette beauté idéale et morale qui vient de l'âme. Le génie ne peint pas comme il voit au dehors ; il exprime comme il voit au dedans. Le sentiment du beau est la lumière de l'esprit.

J'entre au Musée, et je choisis un tableau dont l'exécution matérielle est admirable : *le Serment des Horaces*, de David. J'y reconnais la pureté des formes, l'étude de l'antique, la science du drame : il y a quelque chose d'énergique dans la pose de ces trois guerriers ; leur geste est un serment ; ils jurèrent de combattre ; mais pour qui ? là s'arrête le travail de l'intelligence. Le peintre a fait de magnifiques académies, mais aucune voix ne sort de cette toile ; mon admiration s'attache à la beauté des lignes, à la pureté du dessin ; mais rien ne réveille en moi l'amour de la patrie. Ce vieillard qui présente des

armes n'est qu'un homme ivre, ces jeunes gens qui l'écoutent ne sont que des guerriers vulgaires. Je n'entends pas ce cri farouche du soldat qui répond à l'appel de Rome, je ne vois pas ce sentiment de la victoire qui rayonne au front des héros ; toutes ces têtes sont muettes, et cependant parmi ces guerriers il y a un vainqueur, un noble vainqueur, qui deviendra un meurtrier cruel. Où est-il ce Romain si passionné pour l'honneur de Rome, qui, dans son transport, doit lui sacrifier sa sœur ? montre-le-moi, donne-lui une âme tout à la fois sublime et féroce, ou brise tes pinceaux. Eh ! que m'importe le travail de l'intelligence ? Tu me devais une page de l'histoire du monde, et tu me donnes le *faire* d'un grand ouvrier !

A ces passions toutes physiques, à ce tableau tout matériel, opposons un de ces rares chefs-d'œuvre qui reçoivent la vie et l'immortalité de l'âme de l'artiste.

Il y a quelques années, dans une course en Italie, après avoir visité les musées de Venise, de Bologne et de Florence, riches aujourd'hui des chefs-d'œuvre que nous avait donnés la victoire, j'arrivai à Milan, où j'espérais admirer *la Cène* de Léonard de Vinci. Cette composition, jetée comme au hasard sur le mur d'un réfectoire, était en ruine : dans les guerres de la république, ce réfectoire avait successivement servi d'écurie et de caserne ; des dégradations profondes s'en étaient suivies ; et le tableau à demi effacé, mais vivant encore, n'était plus qu'une espèce d'apparition : on eût dit ces ombres du *Paradis* de Milton, dont les formes à peine indiquées semblent tou-

jours près de s'évanouir. Il me fallut quelque temps pour me reconnaître ; mais peu à peu mes yeux s'accoutumèrent à cette vision ; je ressaisis les lignes, je distinguai les figures, et le chef-d'œuvre redevint visible. Quel sujet ! et quel peintre ! toutes les passions humaines mises en mouvement par une passion divine ! la crainte, la surprise, la trahison, l'indignation dans les apôtres ; la pitié et la miséricorde dans le regard du maître : un seul disciple, la tête penchée, exprime la douleur ; celui-là est le bien-aimé : il ne proteste pas, il s'afflige, et son affliction est encore de l'amour. Toutes ces choses sont visibles dans cette peinture effacée, ou, pour mieux dire, le physique du tableau est mort, mais son âme existe, elle survit à la matière ; et dans ces vestiges d'un sublime ouvrage, je lis la pensée de chaque figure, je reconnais les sentiments de chaque personnage, j'entends l'Évangile, je vois les disciples, j'adore le Dieu. S'il n'y avait eu là que de la peinture, le tableau n'existerait plus.

Il serait difficile de trouver un exemple plus frappant de l'influence de l'âme dans les arts : c'est une leçon aux artistes. Enrichissez votre mémoire, exercez votre main, développez votre intelligence, œuvre purement animale ; si vous ne puisez à la source vivifiante du beau, de l'infini et de la conscience, vous ne produirez que le néant. On n'arrive à des chefs-d'œuvre que par la route de la vertu.

Principe sublime, et dont les plus beaux développements appartiennent à Socrate¹. Caton le repro-

¹ Voyez le *Gorgias*.

duisit en définissant l'orateur : « Un homme de bien habile dans l'art de parler. » Ainsi le sage de la Grèce et le sage de Rome attribuaient le génie, non au travail de la pensée, mais à la beauté de l'âme. Tous deux disaient : « La source de l'éloquence, c'est la vertu ; » et par vertu ils entendaient le sentiment de nos devoirs envers les hommes et les dieux.

L'oubli de ces principes nous a précipités dans le chaos. L'homme a pris pour la partie la plus haute de lui-même ce qui n'était que la marque d'une animalité supérieure. Qu'est-il arrivé ? Une jeunesse ardente et savante a surgi de toutes parts. Chaque personnalité s'est faite centre ; car l'intelligence, loin d'unir les hommes, les divise : chacun vient avec des raisonnements particuliers, personne avec le sentiment du vrai. Et si, au milieu de cette anarchie, l'âme ne reprend son empire, nous ne verrons plus que des opinions sans morale et des ambitions sans frein. C'est le propre de l'intelligence livrée à elle-même d'accroître les jouissances de la civilisation et de tuer la société.

On cherche les causes de notre décadence dans les doctrines des philosophes ; mais les doctrines des philosophes ne sont elles-mêmes que l'effet de nos éducations. Vous réduisez l'homme à l'intelligence, et l'intelligence donne ses fruits. Voyez un peu ce qu'est devenue notre littérature ; demandez-lui ce qu'elle veut et où elle va. Vous entendrez des cris de liberté. On dirait un peuple en émeute : elle aussi a des rois à détronner. Mais enfin quelles sont ses œu-

vres? qu'avons-nous substitué à la littérature héroïque de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV? Sommes-nous donc plus rapprochés de la nature? avons-nous plongé plus avant dans les sources du cœur humain? nous a-t-on faits plus simples, plus vrais, plus passionnés? Non. A un cercle usé nous avons substitué un cercle étroit; à une littérature de convention, une littérature de surface; aux règles, la licence. Nous avons rayé de notre poétique le sentiment, l'héroïsme, et jusqu'à l'esprit français. Nous ne sommes plus poètes, nous ne sommes plus amants; nous n'imaginons plus, nous peignons: c'est le talent de David transporté dans la phrase. On veut parler aux yeux, et l'on ne représente de l'homme que le corps et les passions animales, ces passions dont l'assouvissement est la fin. Ouvrez nos chefs-d'œuvre nouveaux, étudiez cette littérature, qui certes ne manque ni de sève ni de talent, mais qui a perdu sa mission régénératrice en se plongeant dans la matière. Des figures hideuses vous environnent, des drames effroyables vous oppriment; vous êtes dans un monde fantastique, en proie aux supplices et aux bourreaux. Pas un regard vers le ciel, pas un sentiment pour le cœur. A voir toutes ces formes humaines que le crime met en mouvement, vous diriez l'Albéric du Dante marchant dans les rues de Gènes lorsque déjà son âme est descendue aux enfers. Ce n'est plus la vie, ce n'est pas la mort; c'est un cadavre animé par un démon: voilà le type de nos créations littéraires, les héros de nos drames et de nos fictions. On dirait que le but

de l'art n'est plus que l'épouvante et le dégoût.

— Mais nous copions la nature, mais nous reproduisons le siècle et l'humanité; nos ouvrages, c'est l'homme. Oui, l'homme animal; mais l'homme religieux, l'homme épurant ses passions au sentiment de l'infini, je le cherche inutilement dans vos ouvrages. Et cependant là seulement est le pathétique, là seulement sont la vérité et l'immortalité. Oh! vous n'avez point menti au monde, divin Richardson, vertueux Bernardin de Saint-Pierre, éloquent Rousseau, vous n'avez point menti au monde en peignant les charmes de la pudeur et les sublimes combats de la vertu! Eh quoi! la source des larmes délicieuses serait-elle à jamais tarie? N'existe-t-il plus dans l'univers une seule émotion sainte, un seul sentiment généreux? Cette terre si vaste, cette nature si belle, cette civilisation tant vantée, n'offrent-elles à nos études que les scènes de la morgue, les drames de l'adultère et les pathétiques de l'échafaud?

Voilà, il faut le dire, des œuvres de pure intelligence. Tous les effets en sont physiques: le corps frissonne, les sens se troublent, mais l'œil reste sec, le cœur aride; rien ne va à l'âme, parce que rien ne vient d'elle. Ce qu'il faut donc apprendre aux philosophes, aux artistes, aux poètes, ce qu'il faut surtout apprendre aux mères, car ce sont elles qui font les grands hommes, c'est la science de l'âme, c'est l'art d'éveiller ses facultés et de les séparer des facultés animales; science véritablement humaine, puisque son but est de replacer l'homme à son rang, d'où toutes nos éducations tendent à le faire descendre.

Sachez ce qui l'élève et ce qui l'abaisse, montrez-lui l'avilissement dans ces habitudes matérielles qui ne dégagent pas la pensée, dans ces passions brutales qui la bornent et qui la tuent; montrez-lui surtout la gloire et le bonheur dans le développement de ses facultés les plus sublimes : le sentiment du beau et l'amour de la vérité. Avoir la fureur du tigre, le courage du lion, l'industrie du castor, le dévouement du chien, c'est vivre de la vie de tous les animaux : la vie de l'homme ne commence qu'avec le sentiment de la Divinité.

CHAPITRE XXVI.

DÉVELOPPEMENT DU SENTIMENT DU BEAU PAR L'ÉTUDE DES GRANDS MODÈLES.

Donnons à l'empire des femmes une sublime direction; que cette puissance enchanteresse dont elles disposent reçoive de nos propres mains une impulsion salutaire vers les grandes et belles choses, et qu'elles nous guident ensuite elles-mêmes vers cette amélioration morale, si inutilement cherchée par les philosophes.

(RAYMOND, *Essai sur l'émulation*, p. 95.)

Il se passe dans le monde intellectuel un phénomène sur lequel il nous semble qu'on n'a pas encore assez réfléchi : c'est la chute de tout ce qui est faux et le triomphe de tout ce qui est vrai. Quels que soient d'ailleurs l'enthousiasme qui accueille le mal et l'indifférence qui accueille le bien, le dénouement est inévitable; il faut toujours que le beau en tout genre reprenne sa place, qui est la première dans la nature, qui est la première dans l'âme humaine.

Voilà pourquoi l'âme, dans ses transports, c'est-à-dire dans sa poésie la plus haute, se rencontre harmonieusement avec la nature dans ses perfections les plus idéales.

Il en résulte qu'en tous genres les chefs-d'œuvre

seuls survivent. La conscience universelle, plus forte que toutes les passions mauvaises, qui enfantent toujours le mauvais goût, marque d'un trait fatal, dans les œuvres humaines, ce qui doit vivre et ce qui doit mourir. Et jamais le beau ne meurt, et jamais le médiocre ne vit; et ce triage immense, ce travail de tous les jours, fait de la main du temps sous l'influence des grandes âmes, est sans oubli comme sans erreur. Ainsi nous arrivent Homère, Platon, Sophocle, Euripide, à travers la poudre des siècles, le front rayonnant d'une jeunesse éternelle. Ainsi le Tasse, Milton, Shakespeare, Molière, Corneille, Racine, Fénelon, forment avec les beaux génies de la Grèce et de Rome cette chaîne magnétique qui unit le passé au présent, et qui emporte aussi le présent dans l'avenir. C'est par l'Iliade que nous touchons aux temps héroïques; nous touchons aux premiers jours du monde par l'Ancien Testament, et par le Nouveau à l'avenir du genre humain.

Il y a donc dans les œuvres des hommes quelque chose d'immuable qui participe de la beauté éternelle, et qui échappe incessamment à toutes les révolutions de la pensée. Constaté ce phénomène, c'est répondre d'avance à ceux qui seraient tentés de récuser les grands modèles, c'est-à-dire les œuvres de tout genre qui nous sont parvenues au milieu de l'admiration des hommes et avec le consentement des siècles. Là nous devons trouver la source d'une multitude de sentiments délicieux et de ce goût exquis

qui naît de la connaissance du beau et de la conscience de notre moralité.

L'éducation des femmes est si superficielle, on les habitue si peu aux pensées sérieuses, que toute lecture, je ne dis pas d'instruction, mais de méditation, leur devient insupportable. Cette impression pénible est difficile à vaincre. L'âme, longtemps silencieuse, semble vouloir se venger par le dégoût de l'oubli où on la laisse. Mais lorsque, surmontant ses premières répugnances, vous continuez les études qui l'éveillent et qui l'appellent, avec quel transport elle vous répond! de quel torrent de jouissances elle vous inonde! Toutes les pensées des plus puissants génies deviennent vos pensées; vous pénétrez avec eux dans les trésors du beau et de l'infini qu'ils vous ont ouverts, et qui, sans leurs inspirations, vous seraient à jamais fermés. Vous vous sentez forts de leur force, vertueux de leur vertu, pieux de leur piété; ils vous transportent, vous, êtres vulgaires, des émotions des grandes âmes; et dans ces études ravissantes de l'intelligence et du sentiment, il vous est donné de vivre à la fois des pensées d'Homère et du Tasse, de Fénelon et de Socrate, de Montesquieu et de Descartes; de voir la nature des yeux de Linné, et la grandeur de Dieu des yeux de Newton.

Cette puissance d'allumer notre âme au foyer des plus belles âmes; de nous les ajouter, pour ainsi dire, est une des lois transcendantes de notre nature: elle fait que le siècle qui passe ne passe jamais inutilement pour le siècle qui arrive; elle constitue notre perfectibilité. De plus, elle établit la seule éga-

lité qui soit possible entre les intelligences ; car ne pouvant nous élever ni à l'inspiration, ni à l'invention, privilèges du petit nombre, elle nous en donne la jouissance, l'admiration et la possession. Dans ces études délicieuses, nous empruntons au génie tout ce que le génie reçoit de la nature.

Que si, par malheur, toutes ces voix divines laissent votre âme languissante et malade, n'allez pas vous décourager ; surtout ne condamnez pas les chefs-d'œuvre parce qu'ils ne vous inspirent que la fatigue ou l'ennui. Une chose dont il est indispensable de vous convaincre, c'est que la faiblesse est en vous et non en eux. Persistez, faites effort pour arriver à les sentir : plus vous en aurez l'aptitude, plus vous approcherez de la perfection, et votre amour pour ces divins modèles deviendra la mesure de votre intelligence et de vos progrès. Alors seulement vous sentirez la justesse de ce vers de Boileau, épigraphe éternelle de tout ce qu'il y a de bon et de beau dans les arts et la littérature :

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Se plaire à la lecture des bons modèles, persister dans leur étude, c'est se donner à soi-même ce que tous les trésors du monde ne peuvent nous donner : les délicatesses du goût, la paix du cœur, le contentement de l'esprit et les joies d'une conscience pure, car la connaissance du beau nous conduit toujours aux jouissances de la vertu. Terminons donc ce chapitre

comme nous l'avons commencé, en disant que la conscience et l'éloquence sont une harmonie divine, et que tout ce qu'il y a de plus élevé dans notre âme répond sans cesse à tout ce qu'il y a de plus élevé dans la nature.